sans confins

revue quotidienne du printemps de la quarantaine

4

24.03.2020

Autour de nous

Pablo Durán

Tomber en soi-même comme dans un paysage traversé par un ou deux inconnus – il y a du désert partout et il suffisait d'y penser.

Mais sans doute la succession des détails d'une phrase ou d'un texte est-elle la seule ligne permettant de percevoir ce que les mots ne disent pas, ce qui s'absente du ruban au moment où il se déroule. On s'en ressouviendra peut-être, après avoir fait l'amour et se glissant contre elle, dans le relâchement des muscles et le contact des lèvres avec le creux de sa nuque.

La liste des lieux qui nous renvoient vers d'autres nous oblige à oublier le pire, le quotidien du pire : pauvreté, guerres, épidémies, contrôles, impasses existentielles et politiques, gouvernements et puissances, gestes devenus absurdes du travail… Elle nous oblige à absoudre la conscience morale du désespoir – et de tous les désespérés de la planète. Elle la fond dans sa braise.

Ici l'espace n'est pas impersonnel. Il est au contraire saturé de récits. « Impersonnel », cela voudrait dire vierge, en somme, immaculé, et peut-être : pur.

Nietzsche et Kafka (4)

Anne Duclos

4. Bâtir

Encore qu'il y ait des murs sans porte, des murs privés de sol. Des envols qui ne fuient aucun lotissement humain, des trajectoires sans aboutissement. Mais jamais sans commencement.

Là il y a enceintes, murs et murailles, et rien à l'intérieur ne ressemble à l'extérieur, tours, rues, maisons. Une ville comme une forteresse humaine dont le dessin est illisible pour les habitants.

Sur la plaine inhabitée les hommes bâtissent, ils bâtissent pour bâtir à nouveau, ils bâtissent pour devenir un peuple de bâtisseurs, puis pour le rester. Ils bâtissent contre les bêtes sauvages et contre les barbares, contre tout ce qui ne bâtit pas.
Civilisation.

À l'intérieur, c'est-à-dire à l'extérieur des steppes parcourues par les bêtes humaines et non humaines, vaste horizon qui se désintéresse de la verticalité.
Une tour de Babel enfouie sous la terre. Les derniers mots d'un mort qui n'atteindront jamais leur destinataire puisqu'aucune parole ne le fait jamais.

Bâtir pour des hommes, bâtir pour être hommes, bâtir pour être des hommes civilisés, bâtir pleins d'orgueil pour vaincre l'orgueil. Les rues sont faites pour désorienter et répandre l'écho de nos voix.

Dans la langue mais discrètement. Bâtir dans la fragilité. Dresser des tentes plutôt que des tours. Kafka, la tente où je m'abrite.
Tout à l'entour, les hommes dorment. C'est une petite comédie qu'ils se donnent, une innocente illusion, de penser qu'ils dorment dans des maisons, dans des lits solides, sous des toits solides, étendus ou blottis sur des matelas, dans des draps, sous des couvertures ; en réalité, ils se sont retrouvés comme jadis, et comme plus tard, dans une contrée déserte, un camp en plein vent, un nombre d'hommes incommensurable, une armée, un peuple, sous le ciel froid, sur la terre froide.

Subrepticement dans la langue et détruire les fondations. Bâtir une œuvre obsessionnelle – est-ce que la fiction ne présente pas généralement les traits de l'hystérie ? – si pleine de routes et de panneaux indicateurs que l'on s'y perd. Envahir et nourrir le récit rongé de l'intérieur. Un discours s'élève sur le rien, sur lui-même, une obsession se tisse d'elle-même, le but vers lequel on s'élance n'est rien d'autre que la pulsion initiale. Finalement il ne reste rien qu'un mouvement mécanique dont les motivations sont accessoires et d'ailleurs souvent incompréhensibles.
Cette inflation ne dit rien d'autre que le malentendu. Ne propose pas d'interprétation, ne dit rien d'autre que le mot interprétation.

Il y a un malentendu entre Kafka et ses commentateurs, entre Kafka et ses lecteurs, entre Kafka et Max Brod.

Tous ces chemins, c'est pour mieux te perdre mon enfant.

Imaginez qu'il soit décidé maintenant seulement et avec beaucoup de retard de respecter les dernières volontés de Kafka et de brûler non seulement ses manuscrits mais également toutes les éditions de son œuvre.
Alors les exégètes pendant longtemps encore.

Les fragments, les ébauches, les bribes à peine commencées. À l'emplacement de la maison que l'on voulait construire, une pierre à peine taillée. Les beaux échecs, Kafka, les beaux échecs.

Les cinglantes réussites. Nietzsche avait si mal aux yeux. Tout dire serait participer au mensonge. Tout lire serait courber le dos. Ce qui revient à dire, si l'on est exigeant, que la simplicité est mensongère. La réduction de la réalité en une formule s'apparente à un ordre plutôt qu'à une pensée. Bâtir sur ces ordres plutôt que leur obéir.
Puisqu'elle perpétue le mensonge, montrer la langue et où la montrer mieux que dans l'espace restreint du fragment qui montrera aussi l'en-dehors de la langue.

Mieux qu'une ville.
Demi-barbares, ceux qui tout en désespérant de la langue continuent à y croire.

Parler : non pas édifier un rempart mais dire l'impossibilité de s'orienter. Puisque les cartes n'indiquent rien d'autre que la possibilité de se perdre.

Les personnages de Kafka ne savent pas que la quête doit rester secrète. Voilà pourquoi tant d'obstacles se dressent devant eux qui pourtant demandent si peu.

Les confins (2)
Récit

Malek Abbou

C'est plus au nord, loin de l'herbe rousse, dans le pays d'En-Haut, que Marto pourrait peindre le ciel quand il honore la mer de ses colères. Là-bas s'étirent des falaises de silex giflées par les rouleaux dans un fracas qui fait s'enrouer d'épouvante les coyotes.

Il y a de cela trois lunes, planté au sommet de ces murailles je sirotais la valeur de cinq cornes de bœuf réglementaires d'un alcool d'orchidées lors d'une fête de germination. Soudain, mes yeux brouillés par l'ivresse aperçurent un navire marchand filer droit sur un rocher à quelques encablures de la côte. L'embarcation luttait dans le tourbillon créé par cet écueil. La mer avait grossi, la violence de l'eau emportait le bateau vers le fond quand un coup de brise l'arracha du gouffre pour le précipiter sur des brisants d'abord, puis sur un banc de sable à fleur d'eau. La barre du gouvernail, qui n'avait pas été levée, s'y figea, clouant le navire par l'arrière. Les vents giflaient la malheureuse nef, des vagues monstrueuses roulaient sur son pont couvrant de bancs d'algues les lanières de viande boucanée ficelées aux cordages. Les cris de détresse des matelots s'élevaient plus fort quand les voies d'eau apparurent dans la cale. Et puis les vergues se brisèrent et le navire chaviré sur le flanc se disloqua.

Quand un drame semblable surgit face à la côte évelpide, nos pères réunis sur le rivage sont avides de voir les dieux enlever tout espoir à tel naufragé ballotté entre des lames profondes, offrir leur clémence à tel autre rivé à son épave. Ici, devant l'infortune, la réaction générale est identique à la manière dont nous autres Péricoronarites agissons sur un champ de bataille quand il convient de ramener dans nos lignes les blessés sous les flèches ennemies.

Contre toute attente, je vis la foule des noceurs descendre les falaises où le vent mugissait et se disposer en bataille sur le rivage. Femmes et hommes qui avaient saisi des liasses de cordage s'élançaient au péril de leur vie sur de longues barques où tout est sacrifié à la rapidité. Et, bien qu'elles dansaient dans les rouleaux, ces embarcations sortirent de l'eau les malheureux, trente de ces gens d'Asie comme il s'en trouve parfois chez les Catarcludes tu sais bien, osseux, petits, hâlés, toujours distraits quand on leur parle de boire !

Eh bien, les insulaires les sauvèrent avec autant d'obstination que s'ils étaient leurs.
– Ces hommes, demandais-je, vous sont connus ?
– Non, mais ils allaient mourir.

Voilà comment le spectacle d'une infortune me dévoila un caractère. L'insulaire ne croit pas au destin mais à l'énergie de la volonté. Il accorde à l'étranger, au disgracié, au déshérité, une valeur au moins égale à ceux de son propre sang. Mieux, chez lui, ce sentiment s'élargit à toute l'étendue liquide comme aux terres et aux hommes qu'elle contient. Rappelle-toi Néti, cet aspect des choses que les contes nous vantaient ! Enfants, nous ne pouvions le croire. C'est pourtant une réalité, et celle-ci entre pour beaucoup dans la haine qu'agite la coalition évelpide contre les confins où ma qualité d'étranger ne me vaut aucune hostilité.

Je m'interdis toute exagération, toute licence d'imagination et d'enthousiasme en te disant que je vais partout où bon me plait, aussi librement qu'au premier jour de mon débarquement dans ces rues bordées de lilas, sous les portiques enveloppés de cette lumière vaporeuse que le ciel des confins aime à prodiguer aux œuvres de ses enfants. Car, vois-tu, partout des étendards de couleurs annoncent des ruelles semées de canaux, des villas et leurs escaliers qui s'élancent aux terrasses. Entre leurs toits de tuiles rouges, des amandiers aux fleurs naissantes luisent et leurs pétales recouvrent les placettes où s'élargit la conque de fontaines bruissantes d'eaux.

Sous le jasmin des arches, j'ai cru mourir à la vue de jeunes femmes tressant des romances dans leurs cheveux, car ton souvenir passait dans leurs yeux, Néti. Si tu voyais l'élégance indigène, le petit caméléon vert sur l'épaule d'une fileuse de soie coiffée en météore, sa jugulaire scintillante d'étoiles de nacre, ses effets de hanches jouant discrètement sous un semblant de cache-rien quand elle part sauver un chaton coincé dans le pin parasol ! Si tu savais comme le génie s'expose dans le paysage et comme il fait mouvement chez ces femmes que des gens de palette méditent en trempant de longues brosses dans leurs couleurs !

Mon étonnement me vaut des sourires amusés dans cette île ou l'intérêt trop vif est regardé comme indélicat. À l'école de gymnosophie, j'ai pu suivre pendant plusieurs semaines un enseignement complet en ma qualité d'égoutier périégète, un cursus rare, Néti !, réservé seulement à l'opiniâtreté des quelques ceux qui osent éprouver leurs convictions.

Bien vite, je notai quelques traits communs aux différents gymnosophes de l'île. Tous se défendent de l'intellectualité qui, disent-ils, dessèche au lieu d'éclairer. Cette légèreté chronique correspond au besoin de penser le moins possible d'une façon cérébrale. Par exemple, l'éminent Siphon pense son corps et son esprit ensemble. À l'entendre, l'idée de la tension musculaire et celle de la pensée se confondent au point d'être sœurs. Car, ici, pas un homme ne dira que la pensée niche seulement dans le cerveau. Tous déclarent qu'elle court dans le corps, crépite au fil des nerfs et qu'il s'en trouve encore dans les doigts, le pouce, les intestins, le jarret et même sous le talon.

Oui, les hommes des confins ne laissent pas de surprendre et, parmi les notions qu'ils délivrent, ils en chérissent d'étranges. Savais-tu que l'insulaire regarde l'affirmation obstinée d'une conviction comme le produit d'efforts manqués, de vigueurs détruites, d'intentions faussées ? La gymnosophie des confins enseigne qu'une contradiction de fond anime toute la matière, qu'elle excite tout le réel et s'épanche jusque dans le sang et les humeurs d'un être au point de lui être consubstantielle. Sa pensée elle-même ne saurait y échapper. Dans l'affirmation sans nuances d'une vérité, Siphon décèle toujours l'indice de viscères en mauvais états. Ose lui affirmer que ton roi, ton dieu, ton système, ton pâté de lièvre sont l'unique, ose seulement dire qu'il n'y a pas d'alternative, il te brise aussitôt une ampoule de poison sur les dents, à moins qu'il ne te recommande à cette excellente enseigne qui avise le badaud sur les hauteurs de Torpsychor : « Entre donc, imbécile, car ici, Napée, Gaufrette et Mérion viennent boire à nos jarres de vin puis repartent où leurs mots les conduisent, surpassant l'aède Caryanda par la force de l'expression. Entre et reçois de nos jarres une, deux, trois visions de l'être sous les lois naturelles du cours si peu éternel des astres. »

L'établissement possède une terrasse semée de banquettes de bois qui semblent vouloir basculer à peine effleurées du doigt. Je m'allongeais dans l'une d'elles et une impression dont je ne puis donner la moindre idée m'enveloppa, disons la plus extraordinaire détente de tous mes membres. « Nous connaissons un peu l'anatomie », me lança la bistrotière, découvrant mon embarras.

Et c'est une vérité ! L'insulaire sait calculer les pentes et les courbes susceptibles d'empêcher les stases du sang. Il connaît l'inclination propre à créer la seule position ou les muscles se dénouent d'un même mouvement. Si son génie pratique et son ingénierie sont à ce point efficaces, c'est qu'il a toujours voulu bâtir un monde à sa mesure. Comment dire ? L'homme des confins tient pour capital d'être bien chaussé, harmonieusement vêtu, heureusement abrité. Sa demeure de plaisance, que l'on s'efforce de reproduire en Colchide, en Phéacie et chez quelques Psylles des grandes Syrtes, frappe par l'habileté qui organise les lieux, même s'il en résulte parfois une impression curieuse. J'ai vu de ces maisons où, bien que chaque objet fût d'un goût fâcheux, l'ensemble devenait stupéfiant d'harmonie et de justesse. Au reste, tout le paysage de l'île résulte du désir de porter à son optimum l'agrément sensationnel.

C'est pourquoi un repos dans l'île reste inoubliable, contrairement à nos us péricoronarites. Nous voulons qu'une banquette fournisse une plaisante sensation intellectuelle et qu'elle suggère avec raffinement ou pittoresque la possibilité de s'asseoir, qu'importe si la manière dont ses lignes se joignent vous démettent le dos. Mais, là où le corps n'est qu'un prétexte de l'esprit, là où la banquette n'est pas réellement la banquette mais l'idée générale de la banquette, ici-même aux confins, Siphon dénonce un crime contre le vivant.

Douce Néti, mon pot de miel, ma figue, mon huître, toi dont les baisers coulaient sur ma peau comme une crème rose, tous ces paysages, ces images, ces noms, ces physionomies que j'aborde avec mes seules impressions sont pour te dire combien être libre est ici le fruit d'une éducation. Car, aux confins, j'oublie nos quais sales, nos façons hideuses, mais je n'oublie pas nos rhéteurs, nos prêtres, nos banquiers, nos généraux qui maugréent contre l'île, rêvant de l'abattre en dissimulant leurs visées perfides. La propagande évelpide représente les insulaires comme incapables de gravité, occupés seulement à se détraquer dans les excès de l'ivrognerie et de la chair, ses oracles leur prophétisent la catastrophe, et tu sais bien comme les Mossynèques, les Tégériates, les Pélasges, les Tyrrhènes jaloux ont assez de bassesse pour prendre à leur solde Vladobecq le Crotoniate ! Contre une vasque de vin et trois cosses de lupin, cet écrivain visqueux leur cède des scènes de mœurs croquant l'homme des confins au premier rang de l'infamie ! Le travail de sape de la coalition évelpide et de ses satellites n'a d'autre visée que de soumettre l'île, l'incendier et la faire passer à rançon de crainte que son influence irradie sur nos mondes.

Mais avec toi, Néti, je veux rétablir les faits. Va voir Silène, le chef aux armées qui intrigue au Palais, va voir Géphyria la devineresse, et fais-leur connaître ma relation.
Ils doivent savoir : l'île des confins est un royaume qui ne médite pas d'Empire. Peut-être riras-tu en me lisant, de ce rire si frais qui éclairait ton visage quand nous moquions le vieux Pharusque à pupille double quand il se gavait de boyaux d'oie.

Les ères de l'indifférence (4)
Fragments d'un manuscrit en cours

Bojan Savić Ostojić
Traduit du serbe par Laurent Perez et l'auteur

Dès la couveuse, j'en avais marre de l'envie de vivre, j'ai parié sur tout ou rien. Le temps que j'obtienne tout, ça m'était égal.

Je n'ai vécu le sentiment subjectif de ma supériorité qu'un instant seulement, conscient qu'au fond je me trompais, absolument lucide quant au caractère arbitraire de cette impression ; mais je m'accrochais incessamment à l'arbitraire, à condition du moins qu'il se donne de lui-même, je surfais sur lui, je le célébrais, avec plus de sérieux que je ne l'aurais fait d'aucune assurance ni d'aucune certitude : je jouissais de cet arbitraire éphémère sans mesure jusqu'à ce qu'il s'évapore comme il était venu. Je ne fis plus dès lors qu'attendre *cet instant*, qui ne saurait être simulé, cet instant où je sais que je sais tout.
(Entre-temps, je laisse dédaigneusement s'écouler le processus de *cognition*, cette connaissance qui croît progressivement.)

Je compare trop facilement mes anciennes amitiés à des ruptures connues, notamment dans la littérature. Mais, si l'on regarde ces amitiés « célèbres » de plus près, si on échange le sentiment contre l'histoire, on remarque que, non seulement ces brouilles sont survenues à la faveur d'incidents banals, mais que ces amitiés étaient elles-mêmes mensongères, fondées qu'elles étaient sur des malentendus non moins triviaux. Jusqu'à leur conclusion, elles auront été plus *affirmées* que réelles ; et c'est incontestablement au moment de la rupture qu'elles étaient les plus fortes.

Les *mémentos*, les notes hâtives dans les marges : la peur que la vie ne m'attende pas, qu'elle ne me serve pas, qu'elle ne soit pas à la hauteur de l'exigence de mes pensées… auxquelles, une fois écrites, je ne retourne jamais.

Pablo Durán *Prétot-Sainte-Suzanne*
Anne Duclos *Le Burgaud*
Malek Abbou *Lyon*
Bojan Savić Ostojić *Graz*

Graphisme : Isabelle Ha Eav *Paris*

« La seule vue des murs suffisait à les effaroucher et ils ne cessaient de contempler le ciel, tels des oiseaux; mais hélas, ils n'avaient pas d'ailes. »
(Nicolas Leskov)